# LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

# POMPADOUR,

*Depuis 1753 juſqu'à 1762, inclusivement.*

TOME SECOND.

A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street, & CADELL, dans le Strand.

M. DCC. LXXIV.

# LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

*POMPADOUR.*

## LETTRE LII.

*A la Comteſſe de* BARAIL.

VOUS pouvez vous aſſurer que le jeune Marquis ne ſera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit : mais n'eſt-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite &

ceux que j'eſtime ? Craignez-vous que je manque de mémoire ? Non, Madame, je me ſouviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La Cour n'a jamais été ſi brillante qu'à préſent, au milieu de la miſere publique. Nous avons une demi-douzaine d'Alteſſes Allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un ſur-tout qui daigne me faire ſa cour. Les hommes, & ſur-tout les Princes, ne font rien pour rien : c'eſt pourquoi je devine qu'il a quelques vues ; mais je le laiſſerai venir, & peut-être le ſervirai-je ; car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le vieux Viſir * devient inſupportable ; mais on le ſouffre, parce qu'il eſt néceſſaire, ou qu'il paſſe pour l'être. Il eſt toujours mécontent, ſombre & farouche : la vieilleſſe, comme les honneurs, change les mœurs. Cela eſt inſupportable, & il faut pourtant le ſouffrir. Adieu, ma chere amie ; je ne changerai jamais pour vous ; car j'ai trop de plaiſir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baiſers

---

* Le Maréchal de Belliſle.

pour moi à votre petite fille, & faites mille compliments au grand homme, &c.

## LETTRE LIII.

*A Monsieur de* VOLTAIRE. 1762.

JE suis déja informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas, & votre zele pour la servir, font honneur à vos sentiments, & correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'état : vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes & les grands abus : il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les Juges de Toulouse ont été bien précipités & cruels : il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures, ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles : la vérité & la justice n'admettent, ni contradictions, ni improbabilités. On dit qu'un Avocat célebre & honnête-homme, travaille à un mémoire sur

cette malheureuſe affaire : je le lirai auſſi-tôt qu'il paroîtra, pour me mettre bien au fait de la queſtion ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cauſe de la juſtice, & de la vertu opprimée. Je ſuis charmée, Monſieur, que vous vous ſoyez adreſſé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir ; & dans cette occaſion, je tâcherai de mériter votre eſtime & celle de ceux qui vous reſſemblent.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LIV.

*Au Marquis de* BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie ſincérement de vos ſoins, & je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Ruſſie ſont actuellement plus importantes que jamais. Il y a long-temps que nous ſavons que le nouveau Czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne

amie dans Elizabeth. Votre Pierre III ne ſe donnoit pas même la peine de cacher ſes ſentiments du vivant de ſa tante, & j'ai oui dire, qu'il ne manquoit jamais de plaiſanter ſur les défaites des Ruſſes, ou des alliés, quand l'occaſion s'en préſentoit ; ce qui faiſoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais eſprit. Perſonne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance : encore ſerons-nous bien heureux, s'il ne ſe joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonſtance, votre miniſtere eſt très-délicat : vous marcherez par-tout ſur des épines. Cependant tout deſpotique que ſoit un Czar de Ruſſie, on ne croit pas que celui-ci oſe abandonner bruſquement la cauſe commune : cette démarche, ſi elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les Ruſſes ſavent obéir ; mais ils ſavent auſſi ſe défaire de leurs maîtres, quand ils oſent abuſer de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit ſa couronne, eſt un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince ſeroit ſur-tout déplorable dans la circonſtan-

ce ; car l'Alexandre du Nord eſt perdu , ſi la guerre dure ſeulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup , s'il eſt poſſible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées ſont fort belles , & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada : mais hélàs ! celles du Canada étoient à nous ?

Le Roi eſt fort ſatisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans vos lumieres , & perſonne ne doute que ſi le Czar abandonne ſes amis , vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher.

Je ſuis , &c.

## LETTRE LV.

*Au Duc de* FITZ-JAMES. 1762.

VOUS avez bien raiſon , Monſieur le Duc ; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il falloit le plaindre d'être né huguenot ; mais il ne falloit pas le traiter pour cela comme un

voleur de grand chemin. Il paroit impoſſible qu'il ait commis le crime dont il étoit accuſé : cela n'eſt pas dans la nature. Cependant il eſt mort, ſa famille eſt flétrie, & ſes Juges cruels ne veulent pas ſe repentir. Le bon cœur du Roi a bien ſouffert au récit de cette étrange aventure, & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme ſera vengé. Ces gens de Toulouſe ont la tête chaude, & plus de Religion à leur maniere qu'il ne leur en faut, pour être bons chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains !

Vous vous moquez de moi, Monſieur le Duc, avec vos remerciments. Il y avoit un poſte vacant qui vous convenoit, vous le méritez, j'en ai parlé au Roi, & voilà tout. Le ſervice que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaiſir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & ſoyez l'ami du Prince de Condé. J'ai dans l'eſprit que ce jeune homme ira loin : il a de grands exemples dans ſa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talents pour la guerre ſe développeront bientôt. Tant mieux ; on ne connoît plus la France ; la race des grands hommes eſt preſque

éteinte : j'eſpere que vous aiderez à la faire revivre, & je ſouhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LVI.

*Au Duc de* NIVERNOIS 1762.

COMMENT vous portez-vous, M. le Duc ? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant, il faut commencer par la préface, qui eſt *la ſalſa del libro*. Vous ſavez que nous n'avons que trop long-temps fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand beſoin de la paix avec les Anglois, & que les Anglois n'en ont peut-être guere moins beſoin que nous. Eh bien, le Roi a hier réſolu dans ſon conſeil, de vous charger d'une petite commiſſion à ce ſujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne, pour venir à Fontainebleau recevoir vos inſtructions : delà

vous irez à Londres, faire la révérence au bon Roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le Roi ne ſavoit d'abord, qui charger d'une négociation ſi importante & ſi délicate : une certaine perſonne a cité votre nom ; ſur quoi ce bon Prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talents & votre zele pour ſon ſervice. Je l'écoutois avec plaiſir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conſcience, en diſant du mal de vous. Je ſens que cet emploi eſt un peu déſagréable : il ſeroit plus beau d'être l'Ambaſſadeur d'un Roi vainqueur, que celui d'un Roi vaincu. Mais vous êtes bon François ; l'amour de la patrie l'emportera ſur vos répugnances. La paix que j'eſpere, eſt la ſeule choſe que je deſire actuellement, & qui puiſſe m'attacher encore un peu à la vie. Ma ſanté n'eſt pas bonne ; mais ſi je puis voir la France paiſible, le Roi content, & ſes ſujets tranquilles, après tant de calamités, j'aurai aſſez vécu. Je vous ſalue de tout mon cœur, Monſieur le Duc : vous aurez toujours une des premieres places dans la liſte de ceux que j'eſtime, & qui eſt très-courte, &c.

## LETTRE LVII.

*A la Comteſſe de* BASCHI. 1762.

MA chere amie, car ce nom eſt plus beau que celui de Madame la Comteſſe, & c'eſt pourquoi je m'en ſers ſouvent, vous me demandez ſi je penſe toujours à vous. Que ne me demandez-vous ſi je vis encore. Pourrois-je oublier vos charmes & votre mérite? Enfin j'eſpere que nous aurons la paix. Elle nous eſt bien néceſſaire après la guerre la plus funeſte & la plus honteuſe qui ſe ſoit faite, depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation ſous Louis XIV s'eſt diſſipée comme un ſonge, & elle ne trouve à ſon réveil qu'une honte réelle. Quel temps, ma belle Comteſſe! Le Roi eſt chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous ſommes ici fort contents. Le bonheur ne ſe trouve pas dans les Cours, ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modeſtes & modérés, qui ne deſirent, n'eſperent, & ne demandent rien.

Valcourt disoit hier en riant, qu'il auroit fallu pendre une demi-douzaine d'Officiers - généraux pour donner l'exemple, & que les Anglois avoient été bien servis, depuis qu'ils avoient tué un Amiral. Le Roi ne rioit pas ; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire, que ce raisonnement-là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les Anglois nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y a là quelque sujet de consolation, car il faut profiter de tout. Valcourt disoit aussi, qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laisser prendre aux Anglois le reste de nos colonies ; retirer nos troupes d'Allemagne,& faire une guerre défensive sur nos frontieres, tandis que nous emploierions la plus grande partie de nos forces, pour faire des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce, &c. que par-là, les Anglois seroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux-ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il auroit fallu prendre ce parti, il y a deux ans : c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépite contre moi-même, quand je conſidere quels gens j'ai recommandés pour ſoutenir l'honneur de la France : des gens qui n'étoient propres à rien, & qui aſpiroient à tout ; qui ſavoient faire des révérences & des baſſeſſes, & couroient enſuite en Allemagne, pour ſe battre comme des femmes, & ſervir de riſée à toute l'Europe. Ces réflexions me déſolent, le Roi auſſi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au Prince de Conti, pourquoi la France avoit tant dégénéré, & qu'on ne voyoit plus de Turennes, ni de Villars, ni de Saxes. *C'eſt*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaires à leurs laquais*. Hélas ! tout a changé. Adieu, ma belle Comteſſe ; je vous aime de tout mon cœur, &c.

## LETTRE LVIII.

*Au Maréchal de* SOUBISE. 1762.

NOUS ſommes accoutumés à recevoir de mauvaiſes nouvelles, mais nous n'y ſommes pas moins ſenſibles. Celle

de votre derniere bataille a achevé de nous jetter dans la conſternation. Vous avez de nouveau trompé les eſpérances du Roi & les miennes, & nous ſommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la ſageſſe du Prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, & qui a tenu parole. Il falloit, diſent vos ennemis, qu'il comptât bien ſur ſa fortune, ou ſur votre incapacité. Quant à votre collegue, tout le monde le juſtifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger ſi ſévérement, & moi encore plus, de vous avoir expoſé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai ſoin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi, qui eſt réſolu de la faire avec ſes ennemis. Les vieillards qui ſe reſſouviennent des dernieres années de Louis XIV, leur comparent le temps préſent. Nous avons tout perdu, des batailles ſans nombre, un million d'hommes, nos Colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent, ni reſſources. Le Roi parloit, il y a quelque-temps,

de s'aller mettre à la tête de ſes armées, pour les ranimer par ſa préſence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile ; mais on l'en a diſſuadé. Au nom de Dieu, Monſieur le Maréchal, ſi les affaires ne ſont pas encore tout-à-fait déſeſpérées, tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Surtout faites tous vos efforts pour ſauver Caſſel, qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel eſt ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens ? Il faut avouer que les Anglois ſont trop bien ſervis. Je hais ſur-tout & j'eſtime ce Marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du Prince Ferdinand. Je conviens qu'il eſt bien difficile de vaincre de pareils hommes, & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux déſaſtres, à moins que vous ne faſſiez changer la fortune, ce que je ſouhaite de tout mon cœur, ſans oſer l'eſpérer. Je ſuis, &c.

## LETTRE LIX.

*Au Duc de* CHOISEUIL. 1762.

JE ſuis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le Roi eſt content & vous eſtime. Le vieux Maréchal étoit trop ſyſtématique, & les hommes à ſyſtêmes réuſſiſſent rarement. Jamais Miniſtre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier Roi, que l'on fit Miniſtre de la guerre, parce qu'il ſavoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ſes fautes. Vous commencez dans des temps bien difficiles ; mais votre gloire en ſera plus grande, ſi vous triomphez des difficultés, comme je l'eſpere.

Ce qui ſe paſſe parmi les Ruſſes eſt inoui : quels maîtres ! quels ſujets ! L'Impératrice Elizabeth meurt, ſon neveu lui ſuccede, & ſa femme le ſup-

plante, & tout cela en ſix mois de temps. Le pauvre Pierre avoit grand tort auſſi de ſe faire ſoldat pruſſien, & de ſe brouiller avec ſa femme. Je ne penſe pas qu'il faille ſe fier à la nouvelle Czarine, ni compter ſur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ſes principaux prétextes la paix honteuſe qui avoit été conclue avec la Pruſſe : ſoyez ſûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus eſpérer grand'choſe de la part des Eſpagnols : je les crois ſinceres, mais ils ſont inactifs & irréſolus. Quant à l'Allemagne, tout y eſt déſeſpéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des François : dans cette guerre elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainſi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglois en ont eu peur : à préſent ils rient avec raiſon de leurs frayeurs & de nos vaines eſpérances. Le plus ſûr eſt donc de faire la paix : mais l'ouvrage ſera difficile avec un peuple inſolent dans la victoire, qui eſt l'ennemi naturel du genre-humain, & ſur-tout des François. Monſieur le Duc, ſi vous venez à bout de cette grande affaire, vous

vous aurez la gloire d'avoir ſauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre : cela eſt impoſſible ; les Anglois & les François ne peuvent reſter long-temps amis : la haine réciproque des deux nations, la rivalité du commerce, l'oppoſition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'eſt pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conſerver quelques établiſſements en Afrique & dans les Indes : c'eſt l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine, de ſauver notre commerce, de nous fortifier par-tout, & d'attaquer les Anglois avec plus de ſuccès & de ſûreté, quand l'occaſion s'en préſentera. La priſe de nos vaiſſeaux Marchands, avant la déclaration de guerre, étoit une action infame que la France n'oubliera jamais qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous ſommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes ; & ils nous donneront des loix ! J'eſpere que cela ne durera pas : tâchez, Monſieur le Duc, de faire la paix aux conditions les plus raiſonnables qu'il ſe pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre. Je ſuis, &c.

## LETTRE LX.

*A la Comteſſe de* BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déjà à courir, lorſqu'une femme que vous connoiſſez m'eſt venue interrompre bruſquement. Allons, Madame, m'a-t-elle dit, laiſſez là votre lettre & vos compliments: il faut nous divertir. Je l'ai ſuivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la groſſe Ducheſſe, qui a fait tout au monde pour m'amuſer ſans pouvoir réuſſir: j'étois de trop mauvaiſe humeur. A la fin cependant, nous avons vu entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embraſſé & careſſé: c'étoit votre fille. En honneur elle eſt adorable, la petite: elle a de beaux yeux, de beaux traits; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait; beaucoup d'eſprit, de douceur, de modeſtie & un bon cœur: l'homme qui l'aura ſera bien heureux, s'il eſt digne d'elle & de vous. Sa préſence a diſſipé ma mélan-

colie, & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une ſi belle bouche n'a dit des choſes ſi agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous ſommes revenues ici. Pour continuer mon plaiſir, je me ſuis auſſi-tôt mis à vous écrire. A propos, connoiſſez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il étoit hier à la Meſſe du Roi, auprès de la belle Marquiſe de Gondi. Elle l'avoit vu deux ou trois fois chez ſes amies, & lui avoit parlé avec politeſſe. Ne voilà-t-il pas que ce benêt, avec ſa figure abominable, ſe met dans la tête qu'elle eſt folle de lui? Il étoit donc à la Meſſe, à côté d'elle, ſans qu'elle s'en apperçut, & il ne ſavoit comment s'y prendre pour ſe faire remarquer. Mais enfin l'amour eſt ingénieux: il lui pouſſe donc rudement le bras, & fait tomber ſes *heures*, afin d'avoir la ſatisfaction de les ramaſſer, & de lui baiſer la main. Tout cela lui a réuſſi juſqu'au baiſer, qu'on eut l'adreſſe d'éviter. La Dame, de retour chez elle, lui a fait dire que ſon procédé avoit été indécent & groſſier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer ſon viſage, & qu'elle ſouhai-

toit ſincérement qu'il devint auſſi ſenſé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui ſe croit un Adonis. Il en eſt tombé malade : quatre Médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le tranſport au cerveau, & il eſt à l'agonie. S'il meurt, ſon hiſtoire ſera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre. Mais hélas ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? Il y a dix moments dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle, contre un où je n'en crois rien du tout. La Ducheſſe vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit ? Elle eſt du très-petit nombre des femmes eſtimables. Elle a beaucoup de religion, d'eſprit & de gaieté : ce ſont les perſonnes que j'aime, quoique je ne les ſuive que de loin.

On raconte des merveilles de la B....* elle eſt folle à lier. Hélas, c'eſt l'amour, le tendre amour qui en eſt la cauſe. L'autre jour elle fut ſi contente de ſon amant qu'elle lui donna ſon portrait enrichi de diamants, qu'elle avoit reçu

---

* La Ducheſſe de Beauvilliers.

la veille de ſon mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que ſa maîtreſſe. Il avoit beaucoup perdu ; voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent piſtoles ſur ſon bijou. La pauvre B.... eſt enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : perſonne n'en croit rien, mais en attendant, elle fait pitié. Les paſſions ſont bien dangereuſes & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous paſſons notre temps à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos Miniſtres à bâtir des châteaux en Eſpagne. Les habitants de Dunkerque ſe préparent à célébrer une fête ſéculaire : il y a preſque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être François, & ils vont s'en réjouir ſolemnellement : cela fera rire les Anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire ſans crainte & ſans réſerve. Venez, que je vous embraſſe : mais hélas ! je n'ai pas les bras aſſez longs, &c.

# LETTRE LXI.

*A Madame l'Abbeſſe de* CHELLES *.
1762.

JE recommande à vos prieres le Roi, la France, & moi, avec tout le reſte: le Ciel n'eſt jamais ſourd aux prieres des ſaints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puiſſe nous la donner. C'eſt une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuſe d'avoir quitté ce monde bas & méchant! Il y a de belles Dames qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raiſon, les années, le malheur des temps, le mépris des petites vanités des Cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai deſiré les grandeurs, & m'en voilà raſſaſiée. Cependant il me faut porter

* Auparavant Mademoiſelle de Rupelmonde.

la joie ſur le viſage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente ? Sire, lui dis-je, je ſuis fort contente, & en même-temps je ſuis prête à pleurer, me voyant forcée de diſſimuler. Le Roi ſe ſouvient toujours que vous étiez l'ornement de ſa Cour; il vous regrette & vous admire : il dit que vous ſervez à préſent un meilleur maître. Hélas ! je voudrois bien le ſervir ce meilleur maître. J'ai dans l'eſprit que l'ennui, la triſteſſe qui m'accablent, ſont une invitation de ſa part : mais je ſuis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous ſalue, Madame, avec le reſpect & l'affection que mérite votre vertu. Aidez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

## LETTRE LXII.

*Au Duc de* NIVERNOIS. 1762.

VOUS avez donc vu la Capitale & les nouveaux Romains, comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi George vous a bien reçu, les Seigneurs vous careſſent, & la canaille vous ſiffle : c'eſt tout ce que nous avions prévu. Le grand point eſt de s'attacher au principal : il faut parler au Pilote & aux Officiers du vaiſſeau, ſans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'hiſtoire de votre ſouper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela eſt juſte, la paix n'eſt pas faite, & votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglois, dites-vous, ont généralement déſapprouvé la conduite de cet honnête-homme : la réparation eſt généreuſe & ſuffiſante ; mais je ne crois pas que vous ſoupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le Roi eſt très-content. On eſt prêt à céder volontiers le Canada aux Anglois : grand bien

bien leur faſſe ! Mais pour les Iſles & Pondichery, il faut les ſauver, à quelque prix que ce ſoit. Quant à la rançon des priſonniers & aux billets du Canada, il n'y aura pas de difficulté : c'eſt un petit mémoire de marchand, qu'il faudra payer auſſi-tôt. Je vous prie de ne pas oublier de préſenter mes reſpects à la grande Dame : la bagatelle que je lui ai envoyée, eſt trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXIII.

*A la Comteſſe de* BASCHI. 1762.

QUE dites-vous de l'Archevêque ? * N'eſt-il pas plaiſant de venir nous fatiguer de ſa bulle & de ſes querelles avec le Parlement, tandis que nous ſom-

* De Paris.

mes dans des inquiétudes mortelles ſur le ſuccès de la guerre, ou les négociations de la paix? C'eſt comme ſi on diſoit à un homme de venir ſéparer des enfants qui ſe battent dans la rue, tandis que le feu eſt dans ſa maiſon. Je ſuis bien en colere, Madame : de quels charmes voulez-vous parler? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phraſe-là pour vous. Hélas ! mes charmes ſont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres, & point de compliments.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglois ſavent faire la guerre, mais qu'ils ne ſavent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des ſacrifices : ils nous rendent notre ſucre & les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada : grand bien leur faſſe. La perte n'eſt pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien ſervis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'Ambaſſadeur que vous ſa-

vez, * m'eſt venu rendre ce matin une viſite, & après les premiers compliments, il s'eſt écrié : *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux !* Je me ſuis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi. Eh, à qui parlerois-je donc? dit-il, ce n'eſt pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité, que je me ſuis d'abord habillée en couleur de roſe comme une petite fille. Mais voilà par malheur, qu'en paſſant devant une glace, j'ai rencontré un viſage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui étoit cette femme-là ; on m'a dit que c'étoit moi, & ſur cela j'ai quitté ma robe couleur de roſe. Mais parlons ſérieuſement, ma belle Comteſſe ; je vous aime avec une tendreſſe, dont je ſuis quelquefois ſurpriſe, & dont je ne me ſerois jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'eſt le plus grand plaiſir de ma vie : *Dolce vita amoroſa : per che ſi tardi nel mio cor veniti?* C'eſt de mon amitié pour vous au moins que je parle : l'amour ne mérite ni mes élo-

* Le Duc de Bedford.

ges ni mes regrets. Ayez ſoin de votre ſanté, ſi vous avez quelque égard pour la mienne. La belle inſenſible vous ſalue, & m'a donné un baiſer pour vous, &c.

## LETTRE LXIV.

*Au Duc de* NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier, Monſieur le Duc : vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, & vos Lettres ſont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes ſombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme ſi c'étoit le rhinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous en louer : je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là qui, pour les manieres, la politeſſe, la magnificence & les ſentiments, auroient pu nous donner des leçons. Vous avez la modeſtie de dire que c'eſt à votre

caractere public qu'on fait accueil : point du tout ; j'oſe dire que c'eſt à vous-même : on voit votre mérite, & on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourſe de Londres, & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerois autant m'aller expoſer dans la forêt noire. La populace Angloiſe n'eſt ni polie, ni aimable : c'eſt peut-être tant mieux. Il y a des gens qui penſent que ſi ce peuple le devenoit jamais, il ceſſeroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre miſſion, tâchez Monſieur le Duc, de votre côté, d'adoucir certains articles, comme la Pêche de Terre-Neuve, que la France ne ſauroit accepter à des conditions auſſi honteuſes. Nous nous en rapportons toujours à votre ſageſſe & à vos lumieres : M. de Choiſeuil vous ſeconde ici de ſon mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur préſenter mes devoirs, &c.

## LETTRE LXV.

*Au Duc de* NIVERNOIS.

*Octobre 1762.*

JE vous remercie beaucoup, Monsieur le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvoit être en de meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux Maréchal de Belliſle, qu'il n'y avoit point de pays au monde, où il fût plus aiſé de ſemer la diviſion qu'en Angleterre : il faut qu'il y ait toujours deux factions; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles ſe déchirent. Il diſoit auſſi quelquefois en riant, que, s'il étoit aſſez riche & aſſez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne ſeroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les Anglois ſont de bonnes gens : ils ſont actuellement raiſonnables, & ſinceres dans leurs procédés. Le ſeul obſ-

tacle à la paix, l'année derniere, étoit ce vieux renard de Pitt : il ſentoit bien qu'elle étoit néceſſaire ; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît ſa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle ſeroit odieuſe, & afin qu'il pût déſoler ſon Roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là eſt très-habile Miniſtre ſans contredit ; mais il n'en a pas agi avec nous, comme un galant homme, l'année paſſée, & je ne ſais pas s'il en agit en honnête homme, avec ſa propre Nation. Sa faction eſt puiſſante, & il eſt impoſſible d'acheter tous ces gens-là : en pareil cas, il faut ſe fortifier d'un autre côté.

Il eſt certain, M. le Duc, que vous vous conduiſez avec une adreſſe infinie ; c'eſt un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez, dans peu, la gloire de conclure la paix la plus néceſſaire qui fut jamais : c'eſt une obligation que le Roi & la France vous auront.

Eſt-il vrai qu'il y ait beaucoup de priſonniers François en Angleterre, qui s'y ſont mariés, & ont établi des manufactures de batiſtes ? Examinez

cela, s'il vous plaît, & voyez s'il ſeroit poſſible de prévenir la perte de tant de ſujets du Roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je ſouhaite que vous paſſiez auſſi agréablement votre temps à Londres, que le Duc de Bedford le fait à Paris : il ſe réjouit, & paroît fort gai. Sa commiſſion n'eſt pas embarraſſante : il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propoſe, ce qui lui laiſſe beaucoup de temps pour les amuſements. Les Anglois ne ſavent pas rire chez eux ; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, Monſieur le Duc, vous n'avez certainement pas le temps de vous divertir : les affaires vous occupent tout entier : ces ſoins ſacrés, qui regardent la patrie, ſont les plaiſirs des belles ames. Je vous ſalue de tout mon cœur : j'eſpere que vous penſerez aux petites emplettes que vous ſavez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXVI.

*A la Comteſſe de* BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'eſt-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaiſir; car à préſent je n'en connois guere d'autre que celui de lire vos Lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien ſoin de votre ſanté, & de votre beau viſage, que je baiſe tendrement.

Nous avons eu ici le vieux Roi Staniſlas: il eſt toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le ſecond point: c'eſt une ſainte, dont la vue ſeule afflige les pauvres pécheurs. Staniſlas aime fort les Jéſuites, qui dirigent ſa conſcience & ſes revenus: ainſi le voilà en bonnes mains. Cependant, par égard pour ſon rang, ſon âge & ſes vertus, la proſcription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas juſqu'en Lorraine: ce bon Prince en mourroit de chagrin; & il eſt bon

qu'il vive encore pour l'exemple des Rois & le bien de ſes Peuples. C'eſt une choſe étonnante & en même-temps fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de ſe promener par tout le pays dans une caleche : il n'avoit qu'un ſeul page avec lui dans ces courſes, & il s'amuſoit à fumer avec une grande pipe à la turque, de ſix pieds de long. Comme on lui repréſentoit un jour, à ce ſujet, qu'il expoſoit ſa perſonne ſacrée : *eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il, *ne ſuis-je pas au milieu de mes enfants* ? Voilà, ſelon moi, un mot ſublime, que les Souverains devroient bien méditer. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſentiſſent, comme lui, le bonheur d'être aimés, & méritaſſent de l'être. Sa bonté lui a acquis le ſurnom de *Bienfaiſant*, qui eſt, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les Lettres qu'il a écrites aux Puiſſances belligérantes, pour leur offrir ſa médiation. S'il n'eût pas été ſi vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriſeroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre :

mais un beau-pere n'eſt pas cenſé l'être dans une affaire entre ſon gendre & ſes ennemis. Au reſte, cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui eſt ſans ceſſe le jouet de l'ambition des Princes.

Vous voyez, ma très-chere, que je retombe toujours dans la morale. C'eſt un ſujet que j'aime, & qui me convient pour bien des raiſons : vous les ſentirez vous-même un jour auſſi-bien que moi.

La paix eſt preſque conclue, & nous nous en réjouiſſons comme des joueurs, qui, après avoir preſque tout perdu, viennent à bout de ſauver quelques louis d'or, qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la premiere occaſion. Adieu, ma belle Comteſſe, réjouiſſez-vous auſſi avec nous, & aimez-moi.....

## LETTRE LXVII.

*A la Méme.*

OUI, Madame, j'ai vu quelque choſe de la *Nouvelle Héloïſe* ; mais je n'ai pas eu la patience d'aller juſqu'au bout. Quelle mauſſade créature que cette *Julie d'Etanges !* Combien de raiſonnement & de babil vertueux pour coucher à la fin avec un homme ! Je crois que le pauvre Rouſſeau eſt un peu fou, malgré tout ſon mérite : il a des idées ſi ſingulieres, il écrit d'une maniere ſi ſinguliere & ſi arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de ſa tête : car la ſageſſe eſt ſimple, unie, douce & ſociale. La folie de cet homme eſt d'être admiré pour ſa conduite comme pour ſes écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, groſſier, avec autant de ſoin que d'autres à être amuſants, gais & polis. Il y a quelque-temps qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œu-

vre, il falloit uſer d'artifice, & donner le change à ſa délicateſſe, ou à ſon orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de muſique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour ſa peine. *Non, non, c'eſt trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs, laiſſa le reſte, & ſe renferma, ſur le champ, dans la caverne, pour ſe careſſer & s'admirer ſoi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle eſpece. Les anciens Cyniques mépriſoient tout, l'or, la table, les plaiſirs & les Rois, pour s'eſtimer eux-mêmes. Le pauvre Rouſſeau n'eſt pas bien éloigné de reſſembler à ces gens-là, & n'en eſt que plus à plaindre. Les Cyniques avoient grand nombre d'admirateurs, & ils avoient quelquefois la ſatisfaction d'inſulter à des Rois qui étoient aſſez bons pour les aller voir. Mais ce temps paſſé n'eſt plus, & je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaiſir de dire à Louis XV : *Ote-toi de mon ſoleil*. Cependant j'admire ſon éloquence & la

force de ſon ſtyle. J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, & je l'aurois obligé très-volontiers, s'il l'avoit voulu. Après tout, cet homme-là n'eſt pas un auteur pour moi : il eſt trop ſombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une philoſophie aimable, douce, touchante, ſans raiſonnements alambiqués, ſans argument d'Avocats, & ſur-tout ſans mauvaiſe humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ?

Ne montrez cette Lettre à perſonne : liſons & jugeons les livres pour nous-mêmes ſans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une longue Lettre ſur des riens ; mais je n'avois rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix ſera humiliante, que le Comte plaît toujours baucoup au Roi, & que je vous aime de tout mon cœur : mais vous ſavez tout cela. Adieu, mon amie, ſouvenez-vous toujours de la belle Déeſſe, qui n'eſt plus ni Déeſſe, ni belle, & qui ne s'en ſoucie guere.....

## LETTRE LXVIII.

*A la méme.* 1762.

VOUS me parlez toujours du pauvre M... * Je le ſouffre, mais je ne ſuis pas obligée de l'eſtimer. Je lui dis quelquefois : » mon pauvre ami, vous devriez conſidérer ce que vous étiez, » plutôt que ce que vous êtes : j'eſpérois que la vanité vous rendroit un » galant homme, & je me ſuis trompée Vous prenez des airs de grand » Seigneur, qui ſont inſupportables » dans ceux qui ſont nés grands Seigneurs, mais ridicules dans un homme comme vous. « Eh bien, il écoute tout cela, dit que j'ai raiſon, me remercie, & va delà ſe faire appeller *Monſeigneur* par D..... & ſes pareils. Comme je déſeſpere de le corriger, j'ai réſolu de lui laiſſer recueillir la haine

* Le Marquis de Marigny, frere de Madame; autrefois Monſieur Poiſſon.

& le mépris de ceux qui ont le malheur de l'approcher, puiſqu'il n'y eſt pas ſenſible. Je l'appelle auſſi quelquefois *Monſeigneur*, & il ne voit pas que je me moque de lui. Mais laiſſons-là ce pauvre homme, & parlons de vous, ma chere : vous êtes bonne, vraie, décente ; vous connoiſſez le monde qui vous eſtime ; tout le monde vous honore, vous aime & vous recherche. Continuez à vous faire eſtimer : c'eſt le ſeul plaiſir ſolide de la vie, & je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des perſonnes que j'aime ſont auſſi les miennes : telle eſt la délicateſſe des cœurs qui ſe chériſſent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du Duc de B..? * Nous l'avons reçu comme un ange de paix : mais cet ange eſt vieux, & n'eſt pas aimable. Il m'a rendu viſite en cérémonie, & je l'ai reçu ſans façon. Il parle aſſez bien, mais il raiſonne aſſez mal, & ne me paroît pas avoir l'eſprit juſte : ainſi, c'eſt le meilleur Ambaſſa-

---

* Bedford.

deur

deur qu'on pût nous envoyer. La premiere qualité d'un Miniſtre public eſt de ſavoir bien mentir, pour l'avantage de ſon pays : le Duc ment comme tous les autres, mais il ne ſait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les piſtoles d'Eſpagne, & qu'il ne hait pas les louis d'or de France ; & qu'il a pour regle inviolable de faire d'abord ſon profit, & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas : il eſt aſſez riche pour pouvoir reſter honnête homme. Nos Miniſtres ont tous les jours des conférences avec lui : il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou ſix heures de temps on a deviné tous ſes ſecrets, ce qu'il vouloit dire, & ce qu'il ne vouloit pas dire, ſans même qu'il s'en doutât ; de ſorte qu'on ſait déjà quelles ſeront les conditions de la paix ; comme ſi elle étoit déjà faite avec le Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du Roi George, le Duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à ſon gouverneur, *s'il y avoit deux*

*Rois de France, & ſi ſon grand-papa avoit un collégue.* On lui répondit que ſon grand-papa étoit réellement Roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui diſoit qu'il l'étoit. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaiſant.

Vous ſavez ſans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuſe de concuſſions, de péculat, & de toutes ſortes de crimes : mais on ne l'accuſe pas de poltronnerie. On va lui faire ſon procès ; je plains tous les malheureux : cependant la juſtice veut qu'il ſouffre, s'il l'a mérité. Je ſuis bien malheureuſe auſſi, quoique d'une autre maniere. La miſere publique, dont on m'accuſe, la haine de mes ennemis, l'ennui de la Cour, une mauvaiſe ſanté qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir ſur mon viſage, & que d'autres ont appercues avant moi, tout en un mot ſert à rendre ma ſituation auſſi triſte, que d'autres la croient agréable. Cependant, je ne ſuis pas tout-à-fait à plaindre, puiſque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, qui me plaint ſin-

cérement, & me conſole. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurois beſoin de conſolations ? Adieu, ma très-chere, je vais pleurer, & penſer à vous.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXIX.

*Au Maréchal de* NOAILLES. 1762.

CE que vous m'écrivez au ſujet de la préſente négociation avec l'Angleterre, n'eſt peut-être que trop vrai. Elle eſt accablée preſque autant que nous, elle a une dette énorme & effrayante ; ſes richeſſes ne ſont que du papier, & ce qui la ſoutient c'eſt uniquement ſon crédit, qui commence cependant à baiſſer. Peut-être que ſi la guerre continuoit ſeulement encore un an, les Anglois ſeroient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leurs fonds, ce qui leur ſeroit également funeſte, & nous ſerions amplement vengés. Je comprends toutes ces raiſons, je les approuve, & je vous

en ſuis obligée. Mais le Roi eſt las de la guerre ; il eſt le maître, & il faut obéir. Cependant, Monſieur le Maréchal, continuez-moi vos avis ; la ſingularité de ma ſituation me les rend néceſſaires, & la ſupériorité de vos lumieres, me les fait eſtimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la Cour ? Vous y trouveriez des amis ſinceres, à qui vous ſeriez utile, & qui à leur tour ſeroient charmés de vous ſervir. Conſidérez d'ailleurs, qu'il eſt fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choſes que vous pourriez me dire, & que j'ai beſoin de ſavoir. Mais vous aimez votre repos & votre liberté : hélas ! vous avez bien raiſon, je vous envie. Votre fils ſera un galant homme digne de vous : mais il n'eſt pas encore auſſi philoſophe que ſon pere, car il aime le monde comme tous les jeunes gens qui ne le connoiſſent pas, & il veut faire ſon chemin. Soyez ſûr, Monſieur, qu'il y a une certaine perſonne qui

l'aidera de tout ſon pouvoir & qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui, en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglois, ne trouvez-vous pas qu'il eſt bien dur de payer la ſubſiſtance des priſonniers, qu'ils ont faits ſur nous ? Il me vient dans l'eſprit à ce ſujet, une comparaiſon qui me ſemble juſte. Suppoſé qu'un homme aille voler dans la rue les enfants de ſon voiſin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant ſept-ans, & puis d'exiger que ce voiſin lui paie leur penſion, lorſqu'ils lui ſont rendus ? N'y a-t-il pas là deux injuſtices ? mais par malheur il ne s'agit pas ici de juſtice : la force a enlevé les enfants du Roi, & la force oblige à payer leurs dépenſes. Dieu ſoit loué de tout ; mais les choſes vont horriblement mal dans ce monde, comme diſoit le philoſophe Martin.

J'embraſſe toute votre famille : quand m'enverrez-vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois, elle renouvelle mes douleurs, en me rappellant le ſouvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon cœur & un

très-beau visage. Hélas ! la mort me l'a impitoyablement enlevée, lorsque j'étois sur le point de la marier, & cela en vingt quatre heures de temps. Que je la hais cette mort, non pas tant pour moi, que pour les personnes que j'aime, & qu'elle m'arrache d'entre les bras ! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle satyre que je ferois contre elle ! mais hélas ! je le sais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret : je n'ai fait que le parcourir à la hâte, faute de temps ; mais je crois qu'il y a du bon. Je serois charmée que son projet fût véritablement utile & possible, au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre. C'est comme un malade qui sort d'une maladie dangereuse, & qui ne sauroit trop se tenir sur ses gardes, de peur d'une rechûte. Il y a grand nombre de Médecins, qui adressent tous les jours au Ministere des remedes qu'ils disent excellents & infaillibles : mais nous craignons les charlatans & les empyriques. Vous, Monsieur, qui connoissez si bien la maladie de l'État, four-

niſſez-nous des remedes bons & ſûrs ; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais & à les connoître. J'attends une lettre ; & je la veux bien longue pour mon plaiſir & mon inſtruction. Adieu, Monſieur ; ſoyez perſuadé que perſonne ne vous eſtime plus que moi.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXX.

*A la Comteſſe de* BASCHI. 1762.

ENFIN après ſix ſemaines de conférences, de compliments & de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix, & tout le monde eſt dans la joie, car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le Roi revenoit de la chaſſe, lorſqu'on les lui a préſentés. Il les a ſignés encore tout botté, en diſant qu'il n'avoit jamais rien ſigné avec plus de plaiſir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit plus agréable à ſigner : mais peut-être ne s'en ſouvient-il plus. Sa bonté d'ame paroît bien ici, & ſon amour pour ſon

peuple ; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de ſoulager ſon peuple : mais c'eſt beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette ſinguliere conformité entre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV ? Ils ont tous deux été heureux , craints & reſpectés de toute l'Europe , pendant plus de quarante ans ; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités , de pertes & de miſere. Quel temps ? hélas ! Aurois-je jamais cru vivre aſſez , pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié , à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace ? Un ſoldat , qui ſervoit dans la derniere guerre , ſous le Maréchal de Saxe , répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit ſon pays : *j'ai l'honneur d'être François*. Qui oſeroit en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde eſt en l'air au ſujet de ces *préliminaires* : tout le monde s'embraſſe , ſe careſſe , ſe félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous , comme la douleur nous a rendus miſérables.

Hier la petite Marquiſe que vous ſa-

vez

vez, courut chez moi toute eſſoufflée, toute ſuante, toute palpitante. Eſt-il vrai, Madame, me dit-elle, que la paix ſoit faite ? Non, Madame, lui dis-je, mais elle ſe fera. Eh quand, Madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand ſe fera-t-elle ? Je lui demandai quel intérêt ſi vif elle prenoit à la paix. Elle ſe mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin, je la preſſai, & découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïſſoit la guerre & aimoit la paix de tout ſon cœur, à cauſe de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'eſpere que vous viendrez me voir. Je ſerai ſeule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reſte. Je vous prie de donner deux cents louis à la petite la Vergue : j'aime cette fille-là pour ſes bonnes mœurs & ſon eſprit : je lui ferai toujours du bien, ſi elle continue à le mériter. Mais, il ne faut pas qu'elle ſache que cela vient de moi : par-là nous éviterons la vanité, l'une & l'autre. Je me porte bien, mon

frere auſſi ; & vous auſſi, à ce que j'eſpere. Adieu, il y a long-temps que je n'ai été d'auſſi bonne humeur qu'à préſent, à cauſe de cette paix qui doit réjouir tout le monde, & parce que je m'attends à vous embraſſer dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N.... *, grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien ſavoir ſi un loyal Chevalier doit rire dans l'abſence de ſa Dame. Quel horreur ! Manger une omelette brûlante, ſur le derriere nu d'une pauvre fille ! Cette aventure a tranſpiré malgré toute ſa fineſſe, & on convient généralement que c'eſt une fort mauvaiſe, & fort cruelle plaiſanterie. Nous connoiſſons ici ſon complice. Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille : c'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas aſſez pour le martyre qu'elle a dû ſouffrir. Il faut avouer que le monde eſt quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes même veulent auſſi commencer à donner des ſcenes. Des Dames

* Nanteuil.

qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la ſemaine derniere, ſe ſont arrêtées dans une hôtelerie, pour ſe raffraîchir, & s'étant miſes à boire, elles ont caſſé dans leur belle humeur, les verres & les vitres, pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes! Adieu, encore une fois. Eſt-ce que vous ne me dites pas de finir?

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXXI.

*A la même.* 1762.

LE plaiſir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chere Comteſſe: je ne ſais d'autre moyen de le rappeller & de me conſoler que celui de vous écrire. Vous ſavez que nous étions auſſi tranſportés de la concluſion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant, à qui ſon Médecin annonce qu'il lui ſauvera la vie: mais voici bien d'autres nouvelles. Les Anglois, c'eſt-à-dire, les marchands & le petit peuple, jettent feu & flamme: ils parlent de pendre

le Miniſtre qui oſera faire la paix, le Miniſtre qui la négociera, & le Miniſtre qui l'approuvera. Le pauvre Duc de B.... * fait pitié, il tremble à l'idée ſeule de la réception qu'on lui fera à ſon retour. Mais, dites-vous, le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos? Pardonnez-moi, Madame, il a ce pouvoir. Qu'eſt-ce que ce pauvre B.... a donc à trembler? Madame, vous êtes bien ignorante: eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'en Angleterre, il y a un Roi qui loge à S. James, ſept ou huit cents autres Rois qui s'aſſemblent au Parlement, & ſept ou huit millions qui habitent les Villes & la Campagne? Quand le Roi de S. James fait quelque choſe qui déplaît aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par écrire, par cabaler; puis ils pendent ſes Miniſtres, & lui coupent la tête à lui-même, ou le chaſſent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baiſe la main aujourd'hui, pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en

* Bedford.

refuſe une ſeconde, en proteſtant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, Madame, qu'il n'eſt pas auſſi facile de finir la guerre, que de la commencer dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant, je crois que l'ouvrage eſt trop avancé pour le laiſſer là : nous avons beaucoup d'amis à la Cour de Londres & au Parlement ; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle Dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de ſe conſoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, & mon Chevalier vint me préſenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté ; car je me croyois jeune & jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L.... que je la verrai avec plaiſir : j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas ſon mérite, que je conſidere avant toutes choſes : car il faut être juſte ; cela vaut mieux que de ſe fâcher. Je vous embraſſe : ne voulez-vous pas me faire une nouvelle ſurpriſe agréable ?

## LETTRE LXXII.

*A la même.*

VOUS n'avez pas beſoin, ma chere amie, de recommander le Marquis : tout le monde l'eſtime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai penſé hier caſſer la mienne. Il s'agiſſoit de paſſer une porte : une Dame vouloit que je paſſaſſe la premiere, & moi je ne le voulois pas. En reculant, au milieu de cette belle diſpute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarraſſe dans ma robe, & je tombe ſur le front ? J'en ſuis pourtant quitte pour une petite boſſe, qui eſt une glorieuſe marque de ma politeſſe. On jouera bientôt ici *Eſope à la Cour* : ne voulez-vous pas y venir ? Nous avons dans cette Cour quantité d'hommes qui ſont à la vérité auſſi laids qu'Eſope, mais très-peu qui ſoient auſſi ſages. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins

les rendre plus modeſtes. La Reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'eſtime & d'amitié pour toutes les perſonnes qui vous reſſemblent. Cette bonne Princeſſe eſt ſans contredit la *femme forte*, dont parle ce Roi Juif, qui aimoit tant les femmes : elle ſouffre ſa vieilleſſe, ſes infirmités, ſes chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par ſon exemple, que la vraie dévotion eſt bonne à quelque choſe Le Roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il eſtime ; il eſt pénétré de ſa vertu, & je crois que, s'il lui ſurvit, il la regrettera ſincérement. Vous dirai-je encore ce que vous ſavez, que le Dauphin ne m'aime pas ? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il paſſoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte ; je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faiſant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, ſans me rendre injuſte. Ce Prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion : mais ſur cela,

je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une choſe en quoi je l'admire le plus, c'eſt ſon attachement pour le Roi; il l'aime tendrement, & c'eſt peut-être le ſeul héritier qui verſeroit des larmes ſinceres à la mort de ſon pere. Ces vertus ſont rares, mais elles ſont belles.

J'examine quelquefois ma conſcience, & quand j'y trouve un reſpect ſincere & naturel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'eſtimer un peu. Je ſais que cela ne ſuffit pas, & que la vertu conſiſte en quelque choſe de plus que les ſentiments. Cependant j'eſpere qu'à force de l'aimer & de la deſirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale: jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à préſent; c'eſt un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, paſſez-les: mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embraſſez-moi ſur cette joue, puis ſur l'autre: bon ſoir, je vais me coucher & rêver à vous.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXXIII.

*A M. l'Archevêque de Paris.*

J'AI reçu votre Lettre, Monſeigneur; elle m'a ſurpriſe & affligée. On ſe plaint ici que le Clergé fait trop de bruit ſur des riens : je ſais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je ſouhaiterois que certains Prélats, au lieu de ſe regarder comme des Peres de l'Egliſe, & de faire des mandements que le Parlement brûle & que la nation mépriſe, vouluſſent, au contraire, nous donner l'exemple de la modération, de la modeſtie & de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confeſſion ſont une choſe excellente ; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur, que ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois, & ſcandaliſent tout le Royaume : ſi je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même-temps je voulois m'expliquer une

bonne fois avec vous. Pour vos Jéſuites, il faut les abandonner à la juſtice des Parlements. Un homme qui les connoît bien, me diſoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Pérou, & que leur Société a été le fléau des Rois & des Etats qui les ont ſoufferts. Il me ſeroit impoſſible de les ſervir ; mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas ; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits ; eh bien ! qu'on les détruiſe. Je vous prie donc, Monſeigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laiſſer le Roi en paix : ſouvenez-vous que vous êtes ſujet, avant que d'être Evêque. Cependant vous êtes auſſi mon Paſteur, & je vous demande votre ſainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de Lettres. Ce ſont des Evêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la Société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligue preſque générale du Clergé pour la ſauver, tandis que preſque tous les ſéculiers s'uniſſent pour la perdre,

& cela avec raiſon. Je vais prier auſſi ces Evêques de me laiſſer tranquille, & de me donner leur ſainte bénédiction.

## LETTRE LXXIV.

### *Au Duc de* BROGLIE.

VOUS vous moquez de moi, Monſieur le Duc, avec vos compliments. J'étois fort touchée de votre diſgrace, & je murmurois tout bas de voir un galant homme mal avec ſon Prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampants levent fiérement la tête, & ſe croient quelque choſe parce qu'ils ſont heureux. Le Roi étoit fort prévenu; mais à la fin il a ouvert les yeux ſur votre mérite, & la lâche envie de vos ennemis. Il eſt vrai que j'ai dit ſur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal: voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai: car mon devoir & tout mon plaiſir ſont de ſervir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne ſe laſſent pas

de parler de vous avec les plus grands éloges ; ſur-tout l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui ſe connoît très-bien en hommes. Je ſuis bien fâchée que votre ami, nous ait quitté pour aller en Danemarck : on lui a donné quelque ſujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, ſi l'on dégoûte les ſeuls hommes qui puiſſent lui faire honneur & la défendre ? Cependant il y a encore du remede à cela, s'il ne s'eſt pas engagé trop avant : on n'eſt pas éloigné de le ſatisfaire. Pour revenir à vous, Monſieur le Duc, je vous le repéte, je ſuis ravie de vous revoir parmi nous favoriſé, honoré & content : mais ne m'en remerciez pas davantage.

## LETTRE LXXV.

### *A M.* D'ALEMBERT.

VOUS m'avez fait plaiſir en me faiſant part de votre réſolution au ſujet de ce voyage chez les barbares. Vous mépriſez & refuſez, avec politeſſe, des

offres magnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite eſt noble & généreuſe; tout le monde l'approuve. Il eſt plus beau à un philoſophe de jouir en paix, au ſein de ſa patrie & dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquiſe par ſes travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui, après tout, ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lu quelque choſe de votre ouvrage ſur les Jéſuites, & je le trouve auſſi-bien écrit qu'il eſt fort & bien raiſonné. Ces gens-là ont ſans doute mérité leur diſgrace, & il me ſemble qu'on les traite encore avec indulgence. Je ſuis étonnée que votre ami Voltaire ſe taiſe à leur ſujet, lui, qui fait de ſi belles choſes ſur tous les événements qui ſe préſentent. Je vous répete, en finiſſant, que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompenſée, & qui le ſera.

## LETTRE LXXVI.

### *A M. de* VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du Livre que vous m'avez envoyé : tout y eſt beau, tout y eſt vrai ; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire, & pour bien penſer. Vous avez grande raiſon de prêcher la tolérance ; mais les ignorants ne vous entendront pas, & les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que cette ſcene s'étoit paſſée parmi les Cannibales : mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les ſauvages de Toulouſe, dans une ville où la ſainte Inquiſition a été fondée ; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi, qui en a été touché. Il eſt bien réſolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi, je ne ſerois pas fâchée qu'on envoyât ſes Juges aux galeres. On dit

que cette bonne ville de Toulouſe eſt fort dévote : Dieu me préſerve d'être jamais dévote de cette maniere !

Pour revenir à vous, mon cher Monſieur, peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge ? Continuez à inſtruire les hommes, ils en ont bien beſoin : pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'inſolence de m'adreſſer l'autre jour des Vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut me ſoutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui ſoutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parce qu'ils étoient mauvais, & que je ne vous avois jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je penſe de votre génie & de votre juſtice. Je pardonne volontiers à mes ennemis ; mais je ne pardonne pas ſi aiſément aux ennemis du Roi, & je ne ſerois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers paſſât quelque-temps à Bicêtre, pour pleurer ſes péchés, ſes calomnies & ſa mauvaiſe poéſie.

Eſt-il vrai que vous avez été dangereuſement malade, & que vous avez reçu les Sacrements avec une dévotion exemplaire : j'appris cette premiere

nouvelle avec douleur, & la ſeconde avec plaiſir ; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous ſur le fait de la Religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis.

M. d'Argouge diſoit à ce ſujet : *Ah ! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fievre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui diſant qu'il n'y avoit, dans ce diſcours, ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre ſanté, me ſont très-agréables : ma joie ſeroit complette, ſi je pouvois vous être utile à quelque choſe, & voir la France plus heureuſe.

## LETTRE LXXVII.

*A la Comteſſe de* BASCHI.

J'AI vis hier, ma belle Comteſſe, les tableaux expoſés au Louvre ; j'y trouvai mon viſage en pluſieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute

te humilité, que ce n'eſt pas la faute du peintre : je ſuis ſeulement venue au monde trop tôt. Un viſage de quarante ans eſt bien différent d'un viſage de dix-huit ; & quelque force d'ame qu'on ait, on ne penſe pas à cela ſans dépit. Je tiens, en général, pour maxime, qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de ſa jeuneſſe ; quiconque ſoutient le contraire ment, ou n'eſt qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la viſite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air groſſiérement bon & ſincere que j'aime tant. Le nouveau Miniſtre ſe pique d'être honnête homme : hélas ! ils le ſont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé ſa réforme par les culottes du Roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien uſer de paires par an. Mais, dit le Roi, comme je ſuis ſouvent à cheval, je crois que j'en uſe bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines, dit le Contrôleur : eh bien, voici le mémoire des culottes qu'on a miſes ſur le compte de votre Majeſté, pour l'année derniere ; il y en a ſeule-

ment 900 paires. Ce galant homme alla enſuite chez Meſdames de France, & tira de ſa poche quelques paires de gants blancs, en leur demandant comment elles les trouvoient. Ils ſont fort beaux, dirent les Princeſſes. Fort bien, reprit le Contrôleur, ils ne me coûtent que vingt ſols la paire; les vôtres en coûtoient cinquante: j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez, ma chere, que cet homme commence bien: mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes, ou des gants. On tâche de faire des emprunts: mais les François n'ont rien à prêter, & les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit eſt perdu: il n'y a plus d'hypoteques, ni de fonds libres pour la ſûreté des prêteurs. Laval diſoit hier qu'un général Portugais, ayant beſoin d'argent, s'adreſſa à des marchands qui lui prêterent deux cents mille piſtoles ſur ſa barbe. Je ne ſais combien d'eſtime les Hollandois, par exemple, ont pour la barbe du Roi; mais je ſuis bien ſûre qu'ils ne voudroient pas prêter vingt ducats ſur ce gage. On parloit, il y a quelque temps, de pendre les Fermiers-généraux:

mais ils ont de puiſſants amis, qui diſent qu'ils ſont les colonnes de l'Etat; d'autres diſent qu'ils ſoutiennent l'Etat, comme la corde qui ſoutient un miſérable au gibet : qu'en penſez-vous? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ſommes dans l'abjection & la miſere. Autrefois on haïſſoit la France, mais on la craignoit : à préſent on la hait & on la mépriſe. Quoique les femmes ſoient en général fort indifférentes ſur les affaires publiques, je ne puis, ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes Lettres ont preſque toujours un mauvais air de politique, qui ſeroit fort ennuyeux pour toute autre que vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque-temps : elle a tué vingt perſonnes en quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à préſent votre beau viſage ici : j'aimerois preſque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embraſſe, ma tendre amie; tâchez de vous conſoler de ne me pas voir; & ſi vous trouvez ce ſecret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu, &c.

## LETTRE LXXVIII.

*A la même.*

Je tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un Garde-du-corps couvert de sang & de blessures dans son poste. Eh ! qui l'a mis dans cet état, dites-vous ? Patience, Madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins. Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaise mine qui vouloient forcer le passage, & pénétrer dans l'appartement du Roi. Cette aventure a paru bien étonnante, & a répandu l'alarme partout. On l'a encore interrogé ; & à la fin on a découvert par ses réponses, que son assassin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde concluroit que la vie du Roi avoit été en grand dan-

ger, qu'on admireroit & qu'on récompenſeroit ſon courage & ſa fidélité. Mais il ſe trompoit : on a jugé cette affaire ſinguliere d'une ſi grande importance, par les ſuites fâcheuſes qu'elle auroit pu avoir, qu'au lieu d'une récompenſe il recevra ſûrement la mort. * Tous ſes camarades ſont enragés de cette infamie. Pour moi, je penſe que cet homme étoit fou, & qu'il ſeroit peut-être cruel de pendre un fou, au lieu de l'enfermer aux petites maiſons. Mais d'autres penſent tout autrement, & ils ſont les maîtres.

L'écrin que vous m'avez envoyé eſt charmant : je m'amuſe à le remplir, quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne ſont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'eſt votre fille que j'aime plus que votre écrin : beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paroît pas faire grand cas ; & je l'en eſtime davantage, car il eſt

* Le pauvre Latouche fut pendu.

difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maiſon, qui pourroit lui convenir. Je ne penſe pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres, car elle eſt toujours fort ſérieuſe & fort réſervée avec lui. C'eſt-là un ſymptôme de la maladie amoureuſe, autant que je puis m'en ſouvenir. Si ce parti ne vous déplaiſoit pas, j'ai dans l'eſprit, qu'il ne ſeroit pas difficile de faire un mariage. C'eſt la folie des vieilles femmes de faire des Mariages, & vous voyez par mon humeur que je ſuis preſque du nombre. Je m'en conſole aſſez aiſément, ſur-tout parce que je vous aime : le plaiſir ſolide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des paſſions. Adieu, ma chere, aimez-moi toujours bien de votre côté.

## LETTRE LXXIX.

*A la même.*

AUSSI-TÔT que vous aurez lu cette Lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carroſſe, & d'aller chez la Marquiſe de Laval. C'eſt encore une emplette : eſt-ce que je ne ſerai jamais laſſe de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de ſonger à ce qu'elle ſait bien, tandis qu'il eſt encore temps. Elle vous dira ce que c'eſt ; mais ne me grondez pas, ſi vous déſapprouvez cette dépenſe. Le maigre Ambaſſadeur va nous quitter ; & perſonne, à ce que je penſe, ne le regrettera, excepté ſon boucher & ſon tailleur : il n'a ni l'eſprit, ni la perſonne aimable. Le Roi lui donnera ſon portrait : on ne ſait pas encore qui lui ſuccédera.

Eſt-il vrai que le Comte va aux eaux de Plombieres ? Le pauvre homme ! je

le plains, s'il en a beſoin, & encore plus ſi cela n'eſt pas. On va dans ces endroits-là plus ſouvent par plaiſir que par beſoin. Vous connoiſſez un certain M. le Riom : eh bien, il y a dépenſé cinquante mille écus de rente. C'eſt une bonne leçon : mais qui eſt-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'eſt pas abſolument néceſſaire. Le gros bœuf eſt bien malade : on eſpere qu'il mourra ; il vit trop long-temps pour ſa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la groſſe Ducheſſe eſt arrivée, celle qui court ſeule toute l'Europe comme un grenadier ? En vérité la nature s'eſt trompée en la faiſant ; car c'eſt un homme que cette femme-là. Elle vit le Roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ſes voyages, & ſi Londres étoit plus beau que Paris. » Sire, dit-elle, il n'y » a pas de belles maiſons à Londres ; » mais il y a quantité de belles rues, & » de beaux viſages, ſur tout parmi les » femmes «. Elle part bientôt pour l'Allemagne, qu'elle a déjà vue deux fois, & elle nous promet une relation de ſes voyages ; cela ſera curieux. Je ſuis obligée

gée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiſer, je vous en rendrai mille, &c.

## LETTRE LXXX.

*A la même.*

JE ſuis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette ſemaine : pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Si vous ſaviez l'énnui qui me dévore le cœur dans ce *Paradis terreſtre*, comme les ignorants l'appellent, vous viendriez me voir, ſinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui ſoit aimable que le Roi ; tous les autres font pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire ; cependant tout le monde les court. La galanterie eſt la folie des François : les autres nations ſavent aimer. Mais, en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne ſait pas ce que je veux dire ; c'eſt l'innocence même. Elle eſt devenue tout-à-coup ſérieuſe, grave ; & ſouvent je lui vois des yeux qui paroiſſent avoir pleuré. Au reſte, le jeune homme que je ſoupçonne a du mérite, & ne me déplaît pas. Je regarde votre

famille comme la mienne : avouez que l'amitié eſt une belle choſe, puiſqu'elle met, pour ainſi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des repréſentations inutiles au ſujet de la démolition de ſon port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les Anglois parlent déjà de guerre : les uns parient qu'elle ſe fera en ſix mois, d'autres en un an. C'eſt l'uſage de ce peuple fou ; on parle au lieu de raiſonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglois. Il faut donc que vous ſachiez, Madame, que l'Empereur hait les François à la mort ; qu'il veut ravoir la Lorraine, ſans rendre ce qu'il a reçu à ſa place : il doit encore conquérir l'Alſace & les trois Evêchés, comme des anciens domaines de l'Empire. Son armée eſt déjà en campagne : elle eſt auprès de Treves, où ſans doute elle eſt tombée des nues ; & tout cela va fondre ſur la pauvre France au Printemps. Voilà, Madame, ce que les Anglois écrivent, & ce qu'ils croient ; cependant ils ſe diſent ſages & raiſonnables.

Il ſemble qu'ils auront beaucoup de peine à ſe bien établir au Canada ; les ſauvages aiment toujours les François, & font, à leurs nouveaux Maîtres, tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de nation qui poſſede ſi bien l'art de ſe faire haïr que les Anglois. Tant mieux, ils ſeroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables.

J'ai preſque envie de vous aller ſurprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas, car ce ne ſeroit plus une ſurpriſe. Mon Dieu ! le beau temps ! Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ? Adieu.

## LETTRE LXXXI.

*A la même.*

VOS réflexions ſur l'amitié ſont excellentes, & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'inſtruction des autres. Les hommes diſent qu'il eſt impoſſible que des femmes s'aiment ſincérement. Ils mentent : notre exemple prouve le contraire.

Oui, certainement, j'ai vu le Comte de G....; * c'eſt un homme qui parle mal, mais qui penſe bien. Il eſt magnifique en tout, & on en veut faire un Ambaſſadeur. C'eſt une choſe curieuſe de voir avec quelle ardeur nos courtiſans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les Ambaſſades ; j'admire ici les bons effets de la vanité. C'eſt une folie particuliere à la nobleſſe Françoiſe : ailleurs, on ſert,

* Guerchi, depuis Ambaſſadeur à la Cour de Londres.

mais on ſe fait bien payer ; mais chez nous on paie pour ſervir : peut-être cet eſprit eſt-il utile à un état. Ce Comte donc part bientôt ; il a ſollicité l'honneur d'être mon correſpondant, & je lui ai accordé cette grace. Ainſi, nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier ſeule avec notre petite fille, dans mon parc : il étoit preſque nuit, & nous vîmes des choſes effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc ; c'étoit mon Jardinier, qui étoit en chemiſe. A vingt pas delà nous apperçûmes un géant tout noir : c'étoit un grand arbre dépouillé de ſes branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables : c'étoient les enfants du Suiſſe, qui s'amuſoient à faire du tapage. Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des hommes ne ſont guere moins ridicules.

Eſt-il vrai que la place de Louis XV. ſoit auſſi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas eu le temps de la bien voir. On va la dédier ; mais c'eſt au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Eſt-il vrai que le petit Duc

s'eſt aviſé de me haïr, & de mal parler de moi : voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liſte. Eſt-il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me ſuffit ; & malgré le torrent de haines, d'impertinences & d'horreurs que j'eſſuie tous les jours, ſi vous me reſtez fidelle, je ne ſerai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiſer le plus tendre de votre amie.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXXXII.

*A Madame de* NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere Ducheſſe. Elle a tort, & vous n'avez pas raiſon : il faut avoir de la complaiſance & des égards dans le monde, ſans quoi la vie eſt un peſant fardeau pour nous & pour les autres. Chacun a ſes foibleſſes, & les femmes ſur-tout : ſupportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, ſi nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La Ducheſſe eſt fiere, prompte & étourdie ; mais elle a le cœur bon, & je crois que ſa faute eſt involontaire. Je veux abſolument vous réconcilier, & vous faire embraſſer : ces petites guerres de femmes ſont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui, en pareil cas, ſe coupent bravement la gorge, ſans s'amuſer à crier & à diſputer.

Le Nonce doit faire ſon entrée cette ſemaine ; j'y enverrai la petite S. Ives,

qui eſt fort curieuſe de voir ces petites choſes. Voulez-vous bien, ma chere Dame, vous en charger, & me la ramener enſuite à Belle-Vue, où nous paſſerons la ſoirée auſſi agréablement que des femmes peuvent faire. J'ai vu hier le petit Comte, il eſt bien joli; il me fait toujours ſouvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de ſon air. Je vous ſalue de tout mon cœur : aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre perſonne : car la colere eſt fort mauvaiſe pour la ſanté.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXXXIII.

*A la Comteſſe de* BASCHI.

UN des grands agréments de ma ſituation eſt d'être obligée de faire politeſſe & bon viſage à des perſonnes que je hais, ou qui me haïſſent. J'ai reçu ce matin la viſite de la petite Ducheſſe. Ah ! quelle aſſommante créature ! Comme elle graſſeye, comme elle languit ! On diroit qu'elle n'eſt au monde que pour avoir des vapeurs, & ſe regarder au miroir. Il m'a fallu eſſuyer mille compliments extravagants de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fauſſes careſſes. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie eſt déteſtable : venez bientôt m'embraſſer & me conſoler. Il eſt étonnant de voir avec quel ſoin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus, tandis qu'elles négligent leur eſprit, qui doit leur ſervir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle

n'a été créée que pour être belle, & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modeſtie, & qui plaiſez ſans chercher à plaire, continuez de donner à notre ſexe l'exemple de la ſageſſe & du bon ſens, & aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LXXXIV.

*A la même.*

JE connois donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchois une amie, & n'ai trouvé qu'une intriguante ſans eſprit & modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriſer & de l'éviter. Ma ſituation eſt bien malheureuſe ! Je ne peux connoître mes amis, ni mes ennemis ; ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politeſſe & le même langage. Ah ! que je hais ce monde bas & flatteur ! J'aimerois bien mieux l'honnête franchiſe des ſauvages, qui aiment, ou haïſſent ouvertement. Parmi nous, on rampe, on careſſe, on embraſſe ceux qu'on veut perdre ; & tout cela s'appelle le bel uſage du monde chez les peuples civiliſés. Vous, ma chere, vous êtes preſque la ſeule qui me conſoliez de toutes ces miſeres.

## LETTRE LXXXV.

*A la même.*

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau triſte, abattue, de mauvaiſe humeur: la choſe la plus agréable pour moi eſt de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie: je ne ſais cependant ſi vous recevez mes confidences avec le même plaiſir que je vous les fais: mais j'ai beſoin de vous les faire, pour ſoulager un peu mon cœur. Quelle eſt donc la ſituation des grands! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne ſont heureux qu'en eſpérance: il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je ſuis toujours mélancolique, & ſouvent ſans raiſon. Les bontés du Roi, les égards des Courtiſans, l'attachement de mes domeſtiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis; tant de motifs, qui devroient me rendre heureuſe, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la penſée de devenir

femme de Roi, & je me flattois que le meilleur des Princes pourroit bien faire pour moi, ce que ſon biſaïeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan : la grande * Dame, & le petit § Normand vivoient encore. Voilà, ma belle Comteſſe, les chimeres qui ont long-temps amuſé ce cœur foible, qui n'aime preſque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaiſoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maiſon de Paris : eh bien ! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Belle-vue eſt charmante, & il n'y a que moi qui ne la puiſſe ſouffrir. Des perſonnes charitables me rapportent tous les jours l'hiſtoire & les aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus ; je

---

* La Reine.

§ M. le Normand d'Etioles ſon mari.

je ſuis morte avant mon temps : mon Royaume n'eſt plus de ce monde. Tout le monde conſpire à me rendre la vie amere. On m'impute la miſere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais ſuccès de la guerre, & les triomphes de nos ennemis. On m'accuſe de vendre tout, de diſpoſer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard au dîner du Roi, s'approcha de lui, & le pria de vouloir bien le recommander à Madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la ſimplicité de ce pauvre homme : mais moi, je ne riois pas. Un autre préſenta il y a quelque-temps au Conſeil un mémoire admirable pour trouver de l'argent ſans incommoder le peuple : ſon projet étoit de me prier de prêter cent millions au Roi. On rit encore de ce beau plan ; mais moi, je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me ſont bien ſenſibles : ma vie eſt une mort continuelle. Je devrois ſans doute me retirer de la Cour : mais je ſuis foible ; & je ne puis ni la ſouf-

frir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, &, s'il se peut, donnez-moi quelques consolations.

*Fin du second Volume.*

VA 1 1509718

# TABLE

## *Des Lettres du ſecond Volume.*

LETTRE LII. *A la Comteſſe du Barail,* Page 1
Lettre LIII. *A M. de Voltaire, 1762.* 3
Lettre LIV. *Au Marquis de Beauſſac.* 4
Lettre LV. *Au Duc de Fitz-James.* 6
Lettre LVI. *Au Duc de Nivernois.* 8
Lettre LVII. *A la Comteſſe de Baſchi.* 10
Lettre LVIII. *Au Maréchal de Soubiſe.* 22
Lettre LIX. *Au Duc de Choiſeuil.* 25
Lettre LX. *A la Comteſſe de Baſchi.* 28
Lettre LXI. *A Madame l'Abeſſe de Chelles, 1762.* 22
Letre LXII. *Au Duc de Nivernois.* 24

Lettre LXIII. *A la Comteſſe de Baſchi.* 25
Lettre LXIV. *Au Duc de Nivernois.* 28
Lettre LXV. *Au Duc de Nivernois, Octobre, 1762.* 30
Lettre LXVI. *A la Comteſſe de Baſchi.* 33
Lettre LXVII. *A la même.* 36
Lettre LXVIII. *A la même, 1762.* 39
Lettre LXIX. *Au Maréchal de Noailles.* 43
Lettre LXX. *A la Comteſſe de Baſchi,* 47
Lettre LXXI. *A la même, 1762.* 51
Lettre LXXII. *A la même.* 54
Lettre LXXIII. *A M. l'Archevêque de Paris.* 57
Lettre LXXIV. *Au Duc de Broglie,* 59
Lettre LXXV. *A M. d'Alembert.* 60
Lettre LXXVI. *A M. de Voltaire.* 62
Lettre LXXVII. *A la Comteſſe de Baſchi,* 64
Lettre LXXVIII. *A la même.* 68
Lettre LXXIX. *A la même.* 71
Lettre LXXX. *A la même.* 74
Lettre LXXXI. *A la même.* 77